

mon seul espoir de repos, d'expiation. Aussi dès que M. et Mme Dumestre parurent :

— La nuit a été bonne, leur dis-je, mais la crise que nous venons de surmonter peut se renouveler... Je vais donc vous faire une proposition... singulière peut-être, et que vous serez d'ailleurs libres de refuser. Outre l'intérêt bien naturel qu'inspire votre fils, sa maladie offre certains caractères particuliers que je serais fort aise de pouvoir étudier. Je vous offre de rester ici quelques jours, tout au moins jusqu'au retour de votre médecin ordinaire, et ce sera moi qui me croirai votre obligé.

Les braves gens me regardent un peu étonnés puis se consultent du coin de l'œil. Je crus deviner leur craintes ou leurs scrupules.

— Je fais, dis-je, de la médecine on amateur, et j'y vois, non pas un métier, mais une science à approfondir.

Après les hésitations exigées par la politesse, ils acceptèrent, et je me trouvai installé en permanence au chevet du malade. J'avais atteint mon but. "Et cependant, me disais-je, tu demandes l'hospitalité aux parents de ta victime!" Cette pensée soulevait en moi une honte sourde, qui ébranlait parfois ma ferme volonté de sauver le frère de celui que j'avais tué. Je prétextai un état de santé particulier, des heures de repas différentes, et je vécus à part, pour ainsi dire, dans cette honnête et patriarcale maison, m'éloignant le moins possible de ce lit, poste d'honneur confié à ma garde et que je ne devais pas désertor.

Le premier jour, était venue s'y assoir près de moi une grande jeune fille, au teint pâle. On l'appela Jeanne; elle nommait M. et Mme Dumestre père et mère. Je sus bientôt qu'elle avait été fiancée à celui qu'on pleurait. Ses cheveux noirs, ses yeux tristes, limpides et profonds, de longs vêtements de deuil, une beauté sévère portant le cachet d'une sombre destinée, tout en elle disait le malheur, un malheur calme, sans phrases, sans larmes, et qui, s'il n'a plus d'espoir, n'accepte pas, n'acceptera jamais la cruelle injustice du sort. Orpheline, elle avait adopté la famille de celui que la mort ne pouvait l'empêcher d'aimer. Elle ne parlait guère qu'à Jacques, son frère, et lorsqu'il s'agissait de lui donner un soin délicat ou de le forcer à prendre une boisson salubre, sa voix grave et douce agissait sur le pauvre enfant mieux que mes ordres ou les prières de sa mère. Chose étrange! Son regard si tendre, si bon alors, devenait, quand il se fixait sur moi, sombre, inquiet, et me pénétrait comme une lame d'acier. Dès qu'elle détournait les yeux, je la regardais à mon tour, et je n'aurais pu dire si elle m'inspirait une pieuse admiration ou une crainte superstitieuse.

Quelques jours se passèrent ainsi. La nuit, seul à veiller le malade, je me sentais plus à l'aise, et mon cœur oppressé se dilatait dans le silence et le repos. Mais les journées étaient dures. Nous étions tous là, assiégeant ce pauvre lit,

autour duquel j'avais en vain réclamé un peu moins d'agitation : le père entrant et sortant vingt fois en une heure; la mère, tantôt plourant en cachette, tantôt restant immobilisée dans une pose extatique, parlant dans son cœur au portrait de son Pierre, son voltigeur, dont elle était si fière et qu'elle attendait toujours; Mlle Jeanne, travaillant sans mot dire ou empressée auprès du cher petit Jacques, pleine de soins nouveaux imprévus; moi enfin, résistant toujours à une envie folle de m'enfuir, puis me disant que, moi parti, la mort entrerait peut-être, m'efforçant de prendre l'air indifférent du médecin auprès du malade, et acceptant, à force d'énergie et comme expiation, la tâche de fermer une tombe entrouverte là même où j'en avais creusé une.

Le mieux se déclara enfin. Une crise, que j'attendais et qui faillit emporter l'enfant, se dénoua favorablement; le mal était enrayé et la convalescence commençait. Je parlai de partir, on me retint.

— Attendez sa première sortie, me disait-on.

Je me la rappelle comme d'hier, cette première sortie. Appuyé sur le bras de sa sœur Jeanne, Jacques suivait, au plein soleil de midi, la grande allée du jardin, du pas faible et traînant des malades. Les parents, ravis, le suivaient, puis, je venais derrière, avec les domestiques, qui étaient accourus pour "voir marcher Monsieur Jacques."

— Il ne faut pas te fatiguer, criait la mère.

— Oh! encore un peu, jusqu'au banc du vieux corisier... Voyez, Jeanne me porte presque.

On me consultait du regard, et j'accordais jusqu'au vieux corisier. Je reconnus le banc; c'était le même où j'étais venu tomber d'accablement et de terreur, la nuit de mon arrivée. Il jouait un grand rôle dans le jardin—que dis-je?—dans la famille; dans cette famille comme il en est encore tant, heureusement pour notre pays dont elles sont la force, le cœur, le sang même, familles paisibles, où l'honneur et le dévouement règnent sans partage; pépinières de prêtres, de soldats, qu'elles arrachent de temps en temps de leur sein pour les donner à la France; souche sacrée, enracinée au coin de terre natal, race utile et modeste, dont le toit et le foyer de la maison paternelle, les arbres du jardin, les objets usuels même, font partie intégrante, et pour qui l'univers est borné par deux haies et quatre murailles.

On rontra. Mon devoir était accompli, je n'avais plus qu'à partir. Je fis part de mon intention bien arrêtée à mes hôtes, ils m'accablèrent de regrets et de remerciements qui m'ombarrassaient et me faisaient mal. J'eus beaucoup de peine à ne rien accepter de M. Dumestre. Toute la maison, maîtres et gens, me faisait fête. Seule, Jeanne me traitait selon mon mérite; elle demeurait silencieuse et glacée devant moi, comme si elle savait.

Le soir même, je débarquais à Paris. Je travaillais beaucoup. Un mémoire médical, lu en grande solennité à l'Académie des sciences, m'avait valu une sorte de célébrité passagère, et j'étais parvenu presque à trouver une puissante diversion à mes sombres souvenirs, lorsqu'au bout d'un an, je vis entrer, ou plutôt se précipiter dans mon cabinet de travail, M. Dumestre, joyeux, épanoui, triomphant, métamorphosé.

— Ah!... enfin s'écria le petit vieillard en m'étouffant dans ses bras, enfin je vous trouve mystérieux docteur! Que c'est mal d'oublier ainsi ses amis?... Je n'ai pu avoir votre adresse que par une lettre laissée là-bas par vous, et retrouvée par miracle... Mais, n'importe! Grande nouvelle! grande nouvelle!... Devinez!... Et quoi!... vous ne devinez pas?

— Pardonnez moi, je...

— Il vit, docteur! Il revient, il est à Strasbourg, à l'hôpital, malade encore..., mais ce n'est rien, vous le guérez, car je vous amène, vous savez!... Enfin, loué soit Dieu? La Sibérie a lâché sa proie!

— Au nom du ciel..., de qui parlez-vous donc?

— Mais de Pierre?

— Pierrot!...

— Eh! oui, ce pauvre enfant!... Ma chère, ma sainte femme avait raison, elle. Vous vous rappelez qu'elle ne voulait pas le croire mort, qu'elle l'attendait toujours... Ah! l'instinct des mères!

— Pierrot!... répétais-je encore abasourdi. Mon étonnement, trop grand encore, ne laissait pas de place à la joie.

— Ah ça! vous n'avez pas l'air de me croire?... Ces savants sont incroyables! Tenez, Thomas, tenez, touchez, lisez: voici la lettre de Strasbourg.

— Il a écrit?

(à continuer.)

Conditions de ce Journal.

L'Abeylle paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abeylle.

Agents: à la petite salle, M. T. Mercier, chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Couet; à Ste-Anne, M. G. Goudreau; à Sorel, M. O. Bédard; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste-Thérèse, M. J. Lord; à Chicoutimi, M. E. Gagnon; à St-Hyacinthe, M. A. Guertin; à Rimouski, M. J. Rioux; à l'Assomption, M. A. Marsollet, au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.